

LA
SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, chez M. Ch. Lahure, éditeur, rue de Fleurus, 9; à la Librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les libraires de la France et de l'Etranger. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Pour Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr.; pour les départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



La tour de Jean sans Peur.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE.

VARIÉTÉS : La tour de Jean sans Peur. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : François le bossu (*suite*); Fleurette (*suite*). — RÉCITS HISTORIQUES : Bataille des Pyramides.

VARIÉTÉS.

LA TOUR DE JEAN SANS PEUR.

A Paris, dans la rue Pavée-Saint-Sauveur, est une maison qui porte le n° 3; à cette maison est attenant un jardin où s'élève une tour carrée de 5 mètres de largeur sur 10 de longueur, et dont la hauteur est d'environ 29 mètres.

On a dit que cette tour appartenait au mur d'enceinte qui entourait Paris sous Philippe Auguste; c'est une erreur, il est certain qu'elle est d'une construction plus récente; d'abord, parce qu'elle a résisté plus longtemps à l'action des années, ensuite parce qu'elle n'a point les dimensions des autres tours : elle est carrée, tandis que toutes les tours de l'enceinte de Philippe Auguste étaient rondes.

Cette tour faisait vraisemblablement partie des bâtiments de l'hôtel de Bourgogne, sur l'emplacement duquel cette maison est située.

Cet hôtel de Bourgogne était un grand palais appartenant aux princes de la maison royale de Bourgogne; celui d'entre eux qui a fait le plus long séjour à Paris, séjour malheureusement signalé par beaucoup de crimes, est le fameux *Jean sans Peur*.

Voilà pourquoi l'on a donné son nom à cette tour.

A. L.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

FRANÇOIS LE BOSSU.

Les tricheurs punis.

Le dîner fut retardé, mais personne ne revenant, on se mit à table fort agité et inquiet. On mangea quelques morceaux à la hâte; puis les hommes se dispersèrent dans le parc, pour chercher les absents; les dames retournèrent au salon, où bientôt les quatre enfants firent leur apparition, échevelés, leurs vêtements en lambeaux, rouges et suants, inondés de larmes.

Un *Ah!* général les accueillit; les mères s'élancèrent vers leurs enfants.

« Petits imbéciles! s'écria Mme de Sibran.

— Petites sottes! s'écria de même Mme de Guibert.

— Hi! hi! hi! nous.... nous.... sommes perdus.... répondirent les filles.

— Hi! hi! hi! nous.... avons été.... poursuivis par.... deux gros dogues, reprirent les garçons.

LES FILLES. Hi! hi! hi! Ils ont manqué nous dévorer!

LES GARÇONS. Hi! hi! hi! Il fait noir, on n'y voit plus.

MME DE SIBRAN. C'est votre faute, mauvais garçons. Pourquoi vous êtes-vous sauvés....

MME DE GUIBERT. C'est bien fait! Cela vous apprendra à tricher, méchantes filles.

— Faites sonner la cloche pour faire rentrer ces messieurs, » dit Mme des Ormes au valet de chambre.

La cloche ne tarda pas à faire revenir les pères et

leurs amis; les enfants, perdus et retrouvés, furent encore grondés, et le dîner recommença, moins lugubre que dans sa première partie. Bernard, Gabrielle, Christine et François avaient peine à réprimer une violente envie de rire chaque fois qu'ils jetaient les yeux sur leurs malheureux camarades, dont les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, les visages et les mains griffés, rouges, gonflés et suants, contrastaient avec l'avidité qu'ils déployaient devant chaque plat qu'on leur servait.

Quand leur appétit fut un peu satisfait, Gabrielle leur demanda comment et où ils s'étaient perdus.

CÉCILE. Nous voulions tricher et aller au delà du carré que vous nous aviez fixé pour nous cacher, et nous sommes entrés dans le bois; nous avons couru pour revenir à la maison sans que vous nous vissiez; mais nous nous sommes trompés de chemin et nous avons marché longtemps, bien longtemps, sans savoir où nous étions. Maurice et Adolphe avaient peur et pleuraient....

MAURICE, *interrompant*. Pas du tout; je n'avais pas peur, et je riais.

CÉCILE. Tu riais? Ah! ah! joliment! Tu pleurais, mon cher, et c'est Hélène qui te rassurait et qui te consolait. Laisse-moi finir notre histoire.... Nous marchions ou plutôt nous courions toujours en avant, lorsque deux chiens énormes et très-méchants s'élancent d'un hangar et veulent se jeter sur nous; nous crions : *Au secours!* Nous courons, les chiens courent après nous, nous attrapent, se jettent sur nous l'un après l'autre, déchirent nos vêtements, nous barrent le chemin et nous forcent, en aboyant après nous, à retourner sur nos pas. Un bon homme sort de la maison et appelle les chiens : « Rustaud! Partavo! » Les chiens nous quittent et l'homme vient à nous.

— Mes chiens vous ont fait peur, messieurs, mesdemoiselles? Faites excuse! Ils sont jeunes, ils sont joueurs; ils ne vous auraient pas mordus tout de même.

« Nous pleurions tous et nous ne pouvions répondre; l'homme s'en aperçut.

« Est-ce que ces messieurs et ces demoiselles ont quelque chose qui leur fait de la peine? Si je pouvais vous venir en aide, disposez de moi, je vous en prie.

— Nous sommes perdus, » lui répondit Maurice en sanglotant.

MAURICE, *interrompant*. Ah! par exemple! je sanglotais? Moi? J'avais froid et je grelottais; voilà tout.

CÉCILE. Froid? Par un temps pareil? Tu suais et tu sues encore; je te dis que tu sanglotais. Laisse-moi raconter; ne m'interromps plus.

— Perdus? D'où êtes-vous donc, messieurs, mesdemoiselles? nous demanda l'homme.

— Nous venons du château des Ormes.

— Ah bien! vous serez bientôt de retour; vous êtes dans le parc.

— Mais le parc est si grand que nous ne savons plus comment revenir.

— Je vais vous ramener, messieurs, mesdemoiselles; excusez mes chiens, s'il vous plaît, ils ne savaient pas à qui ils avaient affaire.

« L'homme nous a ramenés jusqu'au château, et j'ai bien dit à Maurice et à Adolphe que c'était leur faute si nous nous étions perdus, parce qu'ils voulaient jouer un mauvais tour à François et à Christine.

MAURICE. Ce n'est pas vrai, mademoiselle; vous avez triché tout comme moi et mon frère.

HÉLÈNE. Parce que vous nous avez persuadés; n'est-ce pas, Cécile?

CÉCILE. Oui, c'est très-vrai; tu es furieux contre François, parce qu'il t'a riposté très-spirituellement, et contre Christine, parce qu'elle a défendu François; et je trouve qu'elle a bien fait et que tu as mal fait. »

Les parents écoutaient le récit et la discussion; Mme des Ormes la termina en disant :

« Christine se mêle toujours de ce qui ne la regarde pas; on dirait que François a besoin d'elle pour se défendre. Je te prie, Christine, de te taire une autre fois.

CHRISTINE. Mais, maman, ce pauvre François est si bon, qu'il ne veut jamais se venger, et....

MME DES ORMES. Et c'est toi qui te jettes en avant, sottement et impoliment. Si tu recommences, je t'empêcherai de voir François.... Va te coucher, au reste; dans ton lit, du moins, tu ne feras pas de sottises. »

M. de Nancé comprit le regard suppliant de Christine et l'air désolé de François.

« Madame, dit-il à Mme des Ormes, veuillez m'accorder la grâce de Mlle Christine; en la punissant de son acte de courage et de générosité, vous punissez aussi mon fils et tous ses jeunes amis. Vous êtes trop bonne pour nous refuser la grâce que nous sollicitons.

MME DES ORMES. Je n'ai rien à vous refuser, monsieur. Christine, restez, puisque M. de Nancé le désire, et venez le remercier d'une bonté que vous ne méritez pas. »

Christine s'avança vers M. de Nancé, leva vers lui des yeux pleins de larmes, et commença :

« Cher monsieur.... cher monsieur.... merci.... »

Puis elle fondit en larmes; M. de Nancé la prit dans ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises en lui disant tout bas :

« Pauvre petite!... Chère petite!... Tu es bonne!... Je t'aime bien!... »

Ces paroles de tendresse consolèrent Christine; ses larmes s'arrêtèrent, et elle reprit sa place près de François, qui avait été fort agité pendant cette scène. Paolo n'avait rien dit depuis le commencement du dîner, qui avait absorbé toutes ses facultés; mais on se levait de table; il avait tout entendu et observé; il s'approcha de François et lui dit :

« Quand ze vous ferai grand, vous donnerez soufflets au grand vaurien, le Maurice.

— Pourquoi? lui demanda François surpris.

PAOLO. Pour vengeance; c'est bon, vengeance.

FRANÇOIS. Non, c'est mauvais; je pardonne, j'aime mieux cela. Notre-Seigneur pardonne toujours. C'est le démon qui se venge.

— Qui vous a appris cela? demanda Paolo avec surprise.

FRANÇOIS. C'est mon cher et bon maître, papa.

CHRISTINE. J'aime beaucoup ton papa, François.

FRANÇOIS. Tu as raison; il est si bon! Et il t'aime bien aussi.

CHRISTINE. Pourquoi m'aime-t-il?

FRANÇOIS. Parce que tu m'aimes et parce que tu es bonne.

CHRISTINE. C'est drôle! C'est la même chose que moi. Je l'aime parce qu'il t'aime et qu'il est bon. »

Il était tard; le dîner, retardé d'abord, interrompu ensuite, avait duré fort longtemps. De plus, les habits

déchirés de Maurice et d'Adolphe, les robes et jupons en lambeaux de Mlles de Guibert, rendaient impossible un plus long séjour chez Mme des Ormes. Mais, en se retirant, Mme de Guibert engagea à dîner chez elle, pour la semaine suivante, toutes les personnes qui se trouvaient dans le salon, y compris les enfants.

Premier service rendu par Paolo à Christine.

François répondit poliment à l'adieu que lui adressèrent Maurice et Adolphe, qui étaient un peu embarrassés vis-à-vis de lui depuis qu'ils savaient que M. de Nancé était son père. M. de Nancé passait dans le pays pour avoir une belle fortune, et il avait la réputation d'un homme excellent, religieux, charitable, et prêt à tout sacrifier pour le bonheur de son fils. Son grand chagrin était l'infirmité du pauvre François, qui avait été droit et grand jusqu'à l'âge de sept ans, et qu'une chute du haut d'un escalier avait rendu bossu. Quand Mme de Guibert l'engagea à dîner, il commença par refuser; mais Mme de Guibert lui ayant dit que François était compris dans l'invitation, il accepta pour ne pas priver son fils d'une journée agréable avec ses amis Bernard, Gabrielle et surtout Christine. Toute la société se dispersa une heure après le départ des Sibrans et des Guiberts. Christine promit à ses cousins de demander la permission d'aller les voir le lendemain dans la journée.

« Tâche de venir aussi, François; nous nous rencontrerons tous en face du moulin de mon oncle de Cémiane.

FRANÇOIS. Non, Christine; il faut que je travaille; je passe deux heures chez M. le curé avec Bernard, et je reviens à la maison pour faire mes devoirs. Et toi, est-ce que tu ne travailles pas?

CHRISTINE. Non; je lis un peu toute seule.

FRANÇOIS. Mais, la personne qui t'a appris à lire ne te donne-t-elle pas des leçons?

CHRISTINE. Personne ne m'a appris; Gabrielle et Bernard m'ont un peu fait voir comment on lisait, et puis j'ai essayé de lire toute seule.

— Moi, z'apprendrai beaucoup à la signorina, dit Paolo qui écoutait toujours les conversations des enfants. Moi, ze viendrai tous les jours, et signorina saura italien, latin, mousique, dessin, mathématiques, grec, hébreu, et beaucoup d'autres encore.

CHRISTINE. Vraiment, monsieur Paolo, vous voudrez bien? Je serais si contente de savoir quelque chose! Mais demandez à maman; je n'ose pas sans sa permission.

— Oui, signorina, z'y vais; et vous verrez que ze ne suis pas si bête que z'en ai l'air. »

Et, s'approchant de Mme des Ormes qui causait avec M. de Nancé :

« Signora, bella, bellissima, moi Paolo, ze désire vous voir tous les jours avec vos beaux cheveux noir de corbeau, votre peau blanc de lait, vos bras souterbes et votre esprit magnifique; et ze demande, signora, que ze vienne tous les jours; ze donnerai des leçons à la petite signorina; ze serai votre serviteur dévoué, ze dézeunera, puis ze recommencerai les leçons, puis les promenades avec vous, puis vos commissions, et tout.

MME DES ORMES. Ah! ah! ah! quelle drôle de demande! Je veux bien, moi, mais si vous donnez des leçons à Christine, il faudra un tas de livres, de papiers, de je ne sais quoi, et rien ne m'ennuie comme de m'occuper de ces choses-là. »

Paolo resta interdit; il n'avait pas prévu cette difficulté. Son air humble et honteux, l'air affligé de Christine, touchèrent M. de Nancé, qui dit avec empressement :

« Vous n'aurez pas besoin de vous en occuper, madame; j'ai une foule de livres et de cahiers dont François ne se sert plus, et je les donnerai à Christine pour ses leçons avec Paolo.

MME DES ORMES. Très-bien alors; venez, mon cher monsieur Paolo, quand vous voudrez et tant que vous voudrez, puisque vous êtes si heureux de me voir.

PAOLO. Merci, signora; vous êtes belle et bonne; à demain. »

Et Paolo se retira, laissant Christine dans une grande joie, François enchanté de la satisfaction de sa petite amie, M. de Nancé heureux d'avoir fait à si peu de frais le bonheur de la bonne petite Christine, de Paolo et surtout de son cher François; quand ils furent seuls, François remercia son père avec effusion du service qu'il rendait à la pauvre Christine, dont il lui expliqua l'abandon. Il lui raconta aussi tout ce qui s'était passé entre elle et Maurice, et tout ce qu'elle lui avait dit, à lui, de bon et d'affectueux.

« J'aime cette enfant, elle est réellement bonne ! dit M. de Nancé; vois-la le plus souvent possible, mon

cher François; c'est, de tout notre voisinage, la meilleure et la plus aimable. »

Mina dévoilée.

Le lendemain du diner, Christine se leva de bonne heure, parce que sa bonne était invitée à une noce dans le village, et qu'elle voulait se débarrasser de Christine le plus tôt possible.

« Allez demander votre déjeuner, dit Mina quand Christine fut habillée; je n'ai pas le temps, moi; j'ai ma robe à repasser. Et prenez garde que votre papa ne vous voie; s'il vous aperçoit, je vous donnerai une bonne leçon de précaution. »

Christine alla à la cuisine demander son pain et son lait; elle regardait de tous côtés avec inquiétude.

« De quoi avez-vous peur, mamzelle? demanda le cocher qui déjeunait.

CHRISTINE. J'ai peur

que papa ne vienne et qu'il ne me voie.

LE CUISINIER. Qu'est-ce que ça fait? Votre papa ne vous gronde jamais.

CHRISTINE. Ma bonne m'a défendu que papa me voie à la cuisine.

LE COCHER. Mais puisque c'est elle qui vous a envoyé!



Mina commença une discussion. (Page 103, col. 1.)



Nous crions : Au secours ! (Page 98, col. 2.)

CHRISTINE. C'est qu'elle va à la noce, et elle repasse sa robe.

LE COCHER. Et elle vous plante là comme un paquet de linge sale? Si je n'étais que de vous, mamzelle, je raconterais tout à votre papa.

CHRISTINE. Ma bonne me battrait, et maman ne me croirait pas.

LE COCHER. Mais votre papa vous croirait!

CHRISTINE. Oui, mais il n'aime pas à contrarier maman.... Il faut que je m'en aille; voulez-vous me donner mon pain et mon lait pour que je puisse déjeuner?

LE CUISINIER. Mais vous ne pourrez pas emporter votre chocolat mamzelle! Il vous brûlerait.

CHRISTINE. Je n'ai pas de chocolat; je mange mon pain dans du lait froid.

LE CUISINIER. Comment? Votre bonne vient tous les jours chercher votre chocolat.

CHRISTINE. C'est elle qui le mange; elle ne m'en donne pas.

LE CUISINIER. Si ce n'est pas une pitié! Une malheureuse enfant comme ça! Lui voler son déjeuner! Tenez, mamzelle, voilà votre tasse de chocolat; mangez-la ici, bien tranquillement.

CHRISTINE. Je n'ose pas; si papa venait!

— Venez par ici, dans l'office; personne n'y entre; on ne vous verra pas.

Le cuisinier, qui était bon homme, établit Christine dans l'office et plaça devant elle une grande tasse de chocolat et deux bons gâteaux. Christine mangeait avec plaisir cet excellent déjeuner, lorsqu'à sa grande terreur elle entendit la voix de sa bonne.

MINA. Monsieur le chef, le chocolat de Christine, s'il vous plaît.

LE CUISINIER, d'un ton bourru. Je n'en ai pas de fait.

LA BONNE. Comment?

vous n'avez pas fait le déjeuner de Christine?

LE CUISINIER, de même. Si fait! Vous avez envoyé demander un morceau de pain sec et du lait froid; je les lui ai donnés.

LA BONNE. Il me faut son chocolat pourtant.

LE CUISINIER. Vous ne l'aurez pas.

LA BONNE. Je le dirai à madame.

LE CUISINIER. Dites ce que vous voudrez et laissez-moi tranquille.

Mina sortit furieuse; elle dut attendre le réveil de Mme des Ormes pour porter plainte contre le cuisinier; elle attendit longtemps, ce qui augmenta son humeur. Christine, inquiète et effrayée, n'osa pas rentrer dans sa chambre; elle resta dehors jusqu'à l'arrivée de Paolo

qu'elle attendait et qu'elle considérait comme son protecteur, même vis-à-vis de sa mère; il ne tarda

pas à paraître avec un gros paquet sous le bras. L'accueil empressé et amical de Christine le toucha et augmenta sa sympathie pour elle.

« Tenez, signorina, dit-il, voici un gros paquet pour vous.

CHRISTINE. Pour moi? Pour moi? Qu'est-ce que c'est?

PAOLO. C'est M. de Nancé qui vous envoie des livres, des cahiers, des plumes, des crayons, un pupitre; toutes sortes de choses pour vos leçons; seulement, il vous prie de ne pas montrer tout cela, et de ne parler que des livres, qu'il a promis devant votre maman.

CHRISTINE. Pourquoi ça?

PAOLO. Parce qu'on pourrait croire que votre maman vous refuse ce qu'il vous faut, et que cela lui ferait du chagrin.

CHRISTINE. Oh! alors, je ne dirai rien du tout; dites-le à ce bon M. de Nancé, et remerciez-le bien, bien, et François aussi. Mais si on me demande qui m'a envoyé ces choses, qu'est-ce que je dirai pour ne pas mentir?

PAOLO. Si on demande, vous direz: « C'est bon Paolo qui a apporté tout. » Et c'est la vérité. Mais on ne demandera pas. Le

papa croira que c'est la maman, et la maman croira que c'est le papa. »

Pendant que l'heureuse Christine rangeait livres, papiers, etc., dans sa petite commode, et commençait une leçon avec Paolo, Mme des Ormes s'éveilla et recevait les plaintes de Mina contre le chet qui refusait le chocolat de Christine.

MME DES ORMES. Dieu! que c'est ennuyeux! Vous êtes toujours en querelle avec quelqu'un, Mina.

MINA. Madame pense bien que je ne peux pourtant pas laisser Christine sans déjeuner.

MME DES ORMES. Je le sais bien, mais vous pourriez arranger les choses

entre vous, sans m'obliger à m'en mêler. Que voulez-vous que je fasse, à présent? Que je fasse venir cet homme, que je le gronde! Quel ennui, mon Dieu,



Une main de fer l'avait saisie à son tour. (Page 102, col. 1.)



Cinq minutes après, le chef entra. (Page 102, col. 2.)

quel ennui ! Allez chercher mon mari ; dites-lui que j'ai à lui parler.

MINA. Si madame préfère, j'irai chercher le chef.

MME DES ORMES. Mais non ; c'est précisément ce qui m'ennuie.

MINA. Si madame voulait bien lui donner un ordre par écrit, ce serait mieux que de déranger monsieur.

MME DES ORMES. Quelles sottes idées vous avez, Mina ! Que j'aie me mettre à écrire à mon cuisinier, quand je peux lui parler ! Allez me chercher mon mari.

MINA. Mais, madame....

MME DES ORMES. Taisez-vous, je ne veux plus rien entendre ; allez me chercher mon mari.

Mina sortit, mais se garda bien d'exécuter l'ordre de sa maîtresse ; irritée des retards qu'éprouvait sa toilette pour la noce, elle se promit de se venger sur la pauvre Christine, seule cause, pensait-elle, de tous ces ennuis.

« Où est-elle, cette petite sotte ? Je ne l'ai pas vue depuis ce matin. »

Elle alla à sa recherche ; ne l'ayant pas trouvée dans le jardin, elle rentra de plus en plus mécontente et finit par trouver Christine dans le salon, prenant une leçon d'écriture avec Paolo.

« Qu'est-ce que vous faites ici, Christine ? Rentrez vite dans votre chambre, » lui dit-elle rudement.

Christine allait se lever pour obéir à sa bonne dont elle redoutait la colère, lorsque Paolo, la faisant rasseoir :

« Pardon, signorina, restez là ; nous n'avons pas fini nos leçons. Et vous, donna Furiosa, tournez votre face et laissez tranquille la signorina.

— Laissez-moi tranquille vous-même, grand Italien, pique-assiette ; je veux emmener cette petite sotte qui n'a pas besoin de vos leçons, et je l'aurai malgré vous. »

Paolo saisit Christine, l'enleva et la plaça derrière lui ; Mina, s'élançant sur lui, reçut un coup de poing qui lui aplatit le nez, mais qui redoubla sa fureur et ses forces ; d'un revers de bras elle repoussa Paolo et attrapa Christine, qu'elle tira à elle avec violence.

« Si vous appelez, je vous fouette au sang, » s'écria-t-elle tirant toujours Christine que retenait Paolo.

Au moment où Paolo, craignant de blesser la pauvre enfant, l'abandonnait à l'ennemi commun, Mina poussa un cri et lâcha Christine. Une main de fer l'avait saisie à son tour et la fit pirouetter en la dirigeant vers la porte avec accompagnement de formidables coups de pied. C'était M. des Ormes qui, inaperçu de Paolo et de Christine, était entré par une porte du fond, et, assis dans une embrasure de fenêtre, assistait à la leçon. Quand Mina fut expulsée de l'appartement, M. des Ormes rassura Christine tremblante et serra la main de Paolo.

M. DES ORMES. Ma pauvre Christine, est-ce qu'elle te traite quelquefois aussi rudement que tout à l'heure ?

CHRISTINE. Toujours, papa ; mais ne lui dites rien, je vous en supplie ; elle me battrait plus encore.

M. DES ORMES. Comment plus ? Elle te bat donc quelquefois ?

CHRISTINE. Oh ! oui, papa, avec une verge qui est dans son tiroir.

— Misérable ! scélérate ! dit M. des Ormes pâle et tremblant de colère. Oser battre ma fille !

— Monsieur le comte, dit Paolo, si vous permettez, je pounirai la donna Furiosa à ma façon ; je la fustizeraï comme un chien.

M. DES ORMES. Merci, monsieur Paolo ; cette punition ne convient pas en France. Je vais en causer avec ma femme ; continuez votre leçon à la pauvre Christine, qui est depuis plus de deux ans avec cette mégère.

M. des Ormes entra chez sa femme, qui pensa qu'il venait appelé par Mina.

« Vous voilà, mon cher ! Je vous ai prié de venir, pour que vous parliez au cuisinier qui refuse à Christine son déjeuner ; et grondez-le, je vous en prie ; ça m'ennuie de gronder, et cette Mina est si assommante avec ses plaintes continuelles.

M. DES ORMES. Mina est une misérable ; je viens de découvrir qu'elle battait Christine.

MME DES ORMES. Allons ! en voilà d'une autre. Comment croyez-vous ces sottises, et qui vous a fait ces contes ?

M. DES ORMES. C'est moi, qui ai vu et entendu de mes yeux et de mes oreilles.

MME DES ORMES. Mais puisque, au contraire, Mina s'est plaint que le cuisinier ne donnait pas à Christine son chocolat ! Elle prend donc le parti de Christine !

M. DES ORMES. Que m'importent les plaintes de Mina ? Je l'ai vue et entendue traiter Christine et Paolo comme elle ne devrait pas traiter une laveuse de vaisselle, et je suis venu vous prévenir que je l'ai chassée du salon et que je la chasserai de la maison.

MME DES ORMES. Encore un ennui ! Une bonne à chercher ! Pourquoi vous mêlez-vous des bonnes ? Est-ce que cela vous regarde ?

M. DES ORMES. Ma fille me regarde, et, à ce titre, la bonne me regarde aussi. Quant à ce chocolat, je parie que c'est quelque méchanceté de Mina.

MME DES ORMES. Vous accusez toujours Mina ; vérifiez le fait ; parlez au cuisinier.

M. DES ORMES. C'est ce que je vais faire, et ici, devant vous.

MME DES ORMES. Non, non, pas devant moi, je vous en prie ; c'est à mourir d'ennui, ces querelles de domestiques.

M. DES ORMES. C'est plus qu'une querelle de domestiques, du moment qu'il s'agit de votre fille. »

M. des Ormes avait sonné ; la femme de chambre entra.

M. DES ORMES. Brigitte, envoyez-nous le chef ici, de suite.

Cinq minutes après, le chef entra.

LE CHEF. Monsieur le comte m'a demandé ?

M. DES ORMES. Oui, Tranchant ; ma femme voudrait savoir s'il est vrai que vous ayiez refusé ce matin à Mina le chocolat de Christine.

LE CHEF. Oui, monsieur le comte ; c'est très-vrai.

M. DES ORMES. Et comment vous permettez-vous une pareille impertinence ?

LE CHEF. Monsieur le comte, Mlle Christine venait de manger son chocolat dans l'office.

M. DES ORMES. Dans l'office ! Ma fille dans l'office ! Qu'est-ce que tout cela ? Je n'y comprends rien.

LE CHEF. Je vais l'expliquer à monsieur le comte, qui comprendra parfaitement. Mlle Christine ne mange jamais son chocolat....

M. DES ORMES. Pourquoi cela ?

LE CHEF. Parce que c'est Mlle Mina qui l'avale pen-

dant que Mlle Christine mange du lait froid et son pain sec. Ce matin, la pauvre petite mamzelle (qui nous fait pitié à tous, par parenthèse) est venue chercher son pain et son lait; et je l'ai cachée dans l'office pour qu'elle mangeât son chocolat une fois en passant, et quand Mlle Mina est venue le chercher, je l'ai refusé. Voilà toute l'affaire.

M. DES ORMES. Pourquoi pensez-vous que Christine ne mangé pas son chocolat le matin?

LE CHEF. Parce que la servante a vu bien des fois comment ça se passait, et que Mlle Christine nous l'a dit elle-même.

M. DES ORMES. C'est bien, Tranchant. Je vous remercie; vous avez bien fait, mais vous auriez dû me prévenir plus tôt.

LE CHEF. Monsieur le comte, on n'osait pas.

M. DES ORMES. Pourquoi?

LE CHEF. Monsieur le comte, c'est que.... madame.... n'aurait pas cru.... et.... monsieur comprend.... on avait peur de.... de déplaire à madame.

Tranchant sortit. M. des Ormes, les bras croisés, regardait sa femme sans parler. Mme des Ormes était confuse, embarrassée, et gardait aussi le silence.

« Caroline, dit enfin M. des Ormes, il faut que vous fassiez partir aujourd'hui même cette méchante femme.

MME DES ORMES. Dieu! quel ennui! Faites la partir vous-même; je ne veux pas me mêler de cette affaire; c'est vous qui l'avez commencée, c'est à vous à la finir.

M. DES ORMES, *sévèrement*. C'est vous qui la terminerez, Caroline, en expiation de votre négligence à l'égard de Christine. Moi, je ne pourrais contenir ma colère en face de cette abominable femme qui rend depuis plus de deux ans cette malheureuse enfant l'objet de la pitié de nos domestiques, meilleurs pour elle que nous ne l'avons été. Chassez cette femme de suite.

MME DES ORMES. Et que ferai-je de Christine?... Ah! une idée! Je vais prendre Paolo pour la garder.

M. DES ORMES. C'est ridicule et impossible! Mais il est certain que Christine serait bien gardée; Paolo est un homme excellent; on dit beaucoup de bien de lui dans le pays. En attendant que vous ayez une bonne, et il faut absolument en chercher une, dites à votre femme de chambre de soigner Christine. »

M. des Ormes sortit, riant à la pensée de Paolo bonne d'enfant. Mme des Ormes sonna, se fit amener Mina, lui donna ses gages, et lui dit de s'en aller de suite. Mina commença une discussion et une justification; Mme des Ormes s'ennuya, s'impatienta, se mit en colère, cria, et, pour se débarrasser de Mina, après une discussion d'une heure et demie, elle lui doubla ses gages, lui donna un bon certificat et promit de la recommander.

Comtesse DE SÉGUR.

(La suite au prochain numéro.)

FLEURETTE.

Fleurette allait se livrer au désespoir, quand, se rappelant ce qu'avait dit le beau génie, elle frappa de sa branche de laurier la montagne inaccessible. Aussitôt la montagne changea d'aspect: un gazon frais et émaillé de fleurs la couvrait jusqu'à son sommet; des sentiers, bordés de marguerites, de mugnets, de primevères et de jacinthes, la coupaient en tous sens, et leur pente peu rapide permit à Fleurette de la gravir facilement. Arrivée au plateau qui formait le

sommet de la montagne, elle se disposait à descendre dans une belle plaine qui s'étendait à ses pieds; mais, une nuit fort sombre étant venue l'environner tout à coup, elle n'osa point s'y hasarder.

« Que vais-je faire, dit-elle, sur cette montagne, sans lit, sans abri? Ayons encore recours à notre merveilleux laurier. »

Elle en toucha la terre, une fleur s'en détacha, et aussitôt un berceau formé de jasmins et de rosiers s'éleva autour d'elle et la mit complètement à l'abri de la fraîcheur de l'air et de la rosée de la nuit. D'épais tapis et des coussins de velours brodé d'or, l'invitaient à s'y reposer. Mais Fleurette avait grand appétit, et elle soupira en voyant son panier vide; frappant à l'instant le sol de sa branche de laurier, elle vit s'en détacher une troisième fleur, et un excellent souper se trouva servi devant elle; tous les mets qu'elle préférerait s'y trouvaient réunis; elle soupa à merveille, et, comme elle était fort prévoyante, elle mit dans son panier les restes de cet excellent repas, puis elle se coucha et s'endormit profondément.

Les doux chants de l'alouette et de la mésange l'éveillèrent dès les premiers rayons de l'aurore; le berceau de fleurs, les coussins, les tapis, tout disparut dès que ses yeux s'ouvrirent, et Fleurette descendit gaiement de la montagne.

Elle se trouva bientôt dans une très-belle campagne et suivit au hasard la première route qui se présenta à elle; chemin faisant, elle réfléchit qu'elle avait imprudemment prodigué le pouvoir de son talisman.

« Déjà trois fleurs de moins! disait-elle; si chaque jour j'en perds autant, ce beau laurier ne pourra pas rester fleuri jusqu'à la fin des épreuves. J'ai été étourdie, j'ai été paresseuse, j'ai été gourmande. Ah! plutôt mille fois gravir les rochers, dormir à la belle étoile et vivre de pain sec, que de perdre une seule de ces précieuses fleurs! »

Le bon génie l'entendit sans doute et fut satisfait; car, à dater de ce jour, elle eut toujours du pain dans son panier.

IV

La nuit approchait; tout était désert autour d'elle; elle ramassa des feuilles sèches et se disposait à chercher un abri pour s'y reposer, lorsqu'elle se trouva tout à coup plongée dans la plus profonde obscurité; une grande frayeur la saisit; elle entendait au loin un bruit semblable au rugissement des bêtes féroces. N'osant plus ni avancer ni reculer, elle allait avoir recours à son laurier magique; mais elle aperçut bien loin, bien loin, une petite clarté semblable à celle d'un ver luisant; cette vue ranima son courage, et elle s'achemina du côté d'où partait cette secourable lumière; les ronces où, sans les voir, elle s'enfonçait, déchiraient ses vêtements; elle heurtait fortement ses pieds contre des pierres aiguës qui les meurtrissaient; enfin, après s'être déchirée, contusionnée, égratignée, elle arriva devant une petite cabane. Mme BOUQUET.

(La suite au prochain numéro.)

RÉCITS HISTORIQUES.

BATAILLE DES PYRAMIDES.

Du temps de la république française, le général Bonaparte fut envoyé avec une armée en Égypte, pour

conquérir ce pays alors opprimé par des soldats mahométans qu'on appelait Mameluks.

Lorsque notre armée fut arrivée à cinq lieues du Caire, elle aperçut, pour la première fois, les pyramides. « Songez, s'écria Bonaparte en les montrant à ses soldats, songez que du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent! »

Appuyés à un camp retranché et soutenus par une flottille qui couvrait le Nil, les Mameluks attendaient les Français.

Il fallait un nouveau système de guerre contre cette innombrable et vaillante cavalerie, au milieu du désert. Bonaparte le trouva. Il forma ses divisions en carrés et les disposa de manière que ces carrés se protégeassent



Bataille des Pyramides (21 juillet 1798).

mutuellement par leur feu, comme autant de citadelles vivantes. Ordre était donné de laisser approcher l'ennemi et de ne tirer qu'à bout portant. En vain les Mameluks s'élancèrent avec le plus brillant courage, ils ne purent entamer ces lignes de fer et de feu. Un grand nombre vinrent expirer sur la pointe des baïonnettes. Leurs chefs s'enfuirent.

Nos soldats, s'étant emparés de leur camp, trouvèrent

des cantines pleines de confitures et de sucreries, des tapis, des porcelaines, de l'argenterie.

Pendant les jours qui suivirent la bataille, les Français retirèrent du Nil les corps des Mameluks qui s'étaient noyés dans leur fuite; beaucoup avaient deux ou trois cents pièces d'or sur eux.

Bonaparte, deux jours après, entra, sans coup férir, dans le Caire, ville de 300 000 âmes. D